

OÙ SONT MES AUTRES ?

N°1 Mercredi 17 Mai 2017

ÉDITO

Imaginez la scène. Il est 19H55. La femme est dans un train. Dans ses mains, un vieux baladeur numérique. Objectif : capter une station de radio, n'importe laquelle, pourvu que les ondes du réel parviennent à ses oreilles. 19H58. Échec cinglant. Le vieux baladeur ne lui transmet que ZZZZZ. C'est à hurler, mais la femme est dans un train et on ne hurle pas dans un train, surtout quand on a pris place en IDZEN. 20H00. Les cuisses s'agitent toutes seules. Ça n'a pas l'air d'inquiéter sa voisine de droite. Une dame du même âge, happée par l'écriture de ce qui pourrait être un roman. 20H01. Son téléphone vibre. Parce qu'en IDZEN on ne sonne pas, on vibre. Message ami : résultats, pourcentages des voix, bisous et à vite. Sur son siège, la femme rafale et s'affale. 20H04. Message ami : j'aurais peut-être pas dû voter pour Cheminade. Une blague. Une bonne blague. Du genre à amuser la femme. Mais pas ce soir. Pas dans ce train où son siège est trop petit pour accueillir toute sa... Toute sa quoi d'ailleurs ? Hein ? Quel nom ça porte cet emmêlement de sentiments ? Et ce foutu machin qui grésille... 20H07. Message ami : on s'y attendait mais ça fait mal. Exactement. Tout juste ami. Pense la femme qui va pour répondre mais - y a des soirs comme ça - voit son portable s'éteindre par manque de batterie. IDZEN. Hurlements proscrits. Trouver quelque chose ou quelqu'un à quoi se raccrocher. La voisine de droite ? Non. Trop absente, trop... Les trompettes de l'Apocalypse pourraient sonner qu'elle resterait collée à son écran d'ordi. Et sur sa gauche ? Un couloir. Suivi d'un homme à tablette android. Sur cette tablette, un film : grosses bagnoles, grosses explosions, minces actrices en bikini. Bon. La solitude de la femme semble totale. Et les larmes montent, tombent, s'essuient avec la manche. Alors, écouteurs dans les oreilles, par mansuétude peut-être, ce bon vieux baladeur accepte de la brancher à son répertoire musical. Un répertoire pas bien large mais un répertoire quand même. IAM. Deux fois. Trois fois. Et la colère se ranime, les sanglots redégoulinent : On

n'est pas nés sous la même étoile, PAS NÉS T'ENTENDS ? PAS NÉS AVEC LA NÉGATION ! Écouter autre chose, vite. Avant que la rage pulvérise son siège, l'IDZEN, les rails, tout l'univers. Têtes raides. Bien. Têtes raides chantant Le condamné à mort. Cinq fois. Dix fois. Vingt fois. Dans ce contexte précis, la meilleure des consolations possibles. Parce que la chair, le sublime, l'autre, le désir. Parce que Genet quoi, Genet. Parce que le clop mouillé, les rondes blondes couilles, le sourire de loup. Waouh quand même, waouh. Comment certain(e)s, sur le fil d'un rasoir multi-larmes, réussissent à ouvrir dans [nos nuits] des portes de secours. Et les jours, les semaines passent. D'autres trains sont pris, d'autres sièges occupés. La femme, encore sonnée, arrive à Grenoble. Découvre le Nouveau Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas. Cherche une place, en change, en change encore. Paraît qu'ici on se croise, on se regarde, on exulte parfois. Paraît qu'on va entendre des mots, des voix, des corps disloqués mais debout. Et même que ça aura l'effet d'un grand coup de spray purifiant dans l'air. BAM BOUM GLOUPS. V'là la mère Dilasser ! Remontez-vous les manches m'sieurs dames, on rentre dans le lard du réel et c'est maintenant.

Julie Aminthe

Sommaire

Page 2

MONTAG(N)ES - MARIE DILASSER

Interview

Page 3

MONTAG(N)ES - MARIE DILASSER

Interview (suite)

Page 4

FIONA - MAGALI MOUGEL

Interview

PROGRAMME DU JOUR

MONTAG(N)ES de Marie Dilasser

Ma grand-mère disait toujours, si l'horizon est obstrué, prends ta pioche et fais un trou dedans.

Elfie Razhad - **MONTAG(N)ES**

Votre pièce, **MONTAG(N)ES**, tire son origine « réaliste » de la vidange, en 2015, du lac artificiel de Guerlédan, situé près de Saint-Gelven, votre lieu de vie. En quoi cet événement a-t-il suscité en vous l'envie d'écrire ? L'environnement dans lequel vous évoluez constitue-t-il une des sources majeures de votre univers théâtral ?

La vidange a surtout été un prétexte pour écrire depuis là où je vis, de mettre en branle ce paysage qui m'entoure. Depuis quelque temps le paysage a autant d'importance dans mon écriture que les personnages. Dans **MONTAG(N)ES**, j'ai cherché à donner un rôle au paysage.

Les personnages de votre pièce paraissent parfois minuscules dans un paysage gigantesque, d'autre fois gigantesques dans un paysage minuscule, d'autre fois encore complètement entremêlés au paysage qui est le leur. D'où vient cette volonté de bousculer les échelles, de laisser le macro(scopique) rencontrer le micro(scopique) et vice-versa ?

Ce sont des personnages à l'humeur aussi instable que la météo bretonne. À leurs yeux, un hortensia mal taillé est beaucoup plus dérangerant que la fin du monde. Il y a du jeu entre le réel et la perception qu'ils en ont. Parfois ils maîtrisent le paysage et d'autres fois, ils y sont complètement empêtrés. Le drame se construit au moment où leurs perceptions prennent le pas sur le réel.

Guerlédan, espace où se situe **MONTAG(N)ES**, change constamment de nom. Il devient Déguerlan, Edranglé, Glendalèr, Dégrelan etc. Pourquoi ce recours à l'anagramme ? Vous permet-il de mettre en lumière à la fois la mutation et la permanence perpétuelles des choses et des êtres ?



© Vincent Gouriou

On aura beau le nommer de la même façon, on ne vit pas tous le même paysage; l'anagramme, c'est une façon cubiste de faire sonner toutes les faces d'un même lieu.

Dans le programme du Festival Regards Croisés, on peut lire cette phrase de vous : « Sans qu'on s'en rende compte, de façon souterraine, l'environnement dans lequel nous vivons nous façonne ». Nous oblige-t-il également, cet environnement, à revoir notre manière de dire, de nommer, de nous présenter ? Dit autrement, quel impact a-t-il sur le langage même ?

Il faut lire Vivre de paysage ou

l'impensé de la raison de François Jullien ou encore David Foster Wallace. La présence insolente du paysage permet de briser la frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Cette brèche ouverte sur le paysage (ou l'environnement) vient altérer l'identité du personnage, et créer du doute, de l'étrangeté, du vacillement. Les relations entre les personnages me paraissent plus complètes si on laisse s'interposer le paysage dans lequel ont lieu ces relations. Ce n'est pas la même chose de vivre une situation avec d'autres dans un bois que sur une plage, dans un chiotte ou dans un salon. L'intervention du paysage pèse sur la construction des situations, cela implique des déviations dans l'écriture, d'où la naissance du narrateur qui, en décrivant le paysage et en coulant les personnages dans ce paysage (comme on coule du béton dans un coffrage), celui-ci vient influencer leurs comportements, ou le coffrer, s'il s'agit de béton.

Dans la plupart de vos pièces de théâtre, on retrouve les mêmes personnages : Boruta Priscillone, Paule Kadillac, Paddy Mac Doom..., lesquels mutent sans cesse et restent donc toujours inidentifiables. Cette fidélité à ces noms et prénoms, dans un univers théâtral où rien n'est stable, comment s'explique-t-elle ?

Je me suis beaucoup attachée à ces personnages, je ne veux plus les quitter, je veux tout leur faire subir. Ce sont des personnages

qui jouent, ils jouent leurs états, ils jouissent de jouer et ils surjouent de façon très sérieuse et rigoureuse. Ils ne sont pas identifiables car ce sont des comédiens. Cela implique que la comédienne qui interprète le rôle de Paule Kadillac interprète le rôle de Paule Kadillac qui interprète le rôle de Paule Kadillac dans une situation inventée qu'elle prend très au sérieux. C'est à peu près pareil pour tous les autres, sauf que parfois, ils n'ont pas tous accordé leurs violons, ce qui peut les conduire là où ils ne voulaient pas forcément aller à l'origine.

Arsène Droch - Et des petits cailloux devenaient sous mes pas, des os bien polis, aussi polis que mes enfants
Crash Test, Marie Dilasser, L'édition L'Act Mem, 2008.

Nous nous sommes penchés sur le sens que pouvaient avoir les noms et prénoms de vos personnages. En faisant des recherches, nous nous sommes par exemple rendus compte que « Paddy », en anglais, pouvait se traduire par « riz non décortiqué » et « Mac Doom » par « fils de la mort » ou « fils d'un destin tragique ». Alors, avouez-le Marie Dilasser, les noms et prénoms de vos personnages ne sont pas choisis au hasard, n'est-ce pas ? Quel sens leur appellation a-t-elle pour vous ?

Ah ! Ah ! Ah ! C'est une très bonne nouvelle, ça lui va très bien à ce vieux Paddy ! Paule Kadillac, c'était avant que je parte en Irlande pendant un an, il me fallait un personnage, je commençais juste à théâtraliser mes pensées et autres élucubrations, puis très vite il m'en a fallu d'autres. Boruta Priscillone était un marque-page en forme de diable que j'ai acheté à des amis italiens, comme on était aussi avec des amis polonais, on lui a trouvé un nom italiano-polonais (Boruta, diable et Priscillone, joli). Elfie était un mouton hampshire down appartenant à un couple de finlandais, et Razhad, pour Shéhérazade, en rapport avec l'elfe d'Elfie. Iyi et Oyo viennent d'Espagne... Bon, je crois qu'on

peut dire qu'ils sont des totems, la plupart d'entre eux symbolisent des rencontres et des événements dans ma vie extra-française.

Dieu semble être de retour. Ou du moins sa voix. Laquelle n'est entendue que par l'adjoint au maire, Paddy Mac Doom, qui vit sur la colline la plus haute. Qu'est-ce qui nous vaut cette réapparition ? Auriez-vous eu, au beau milieu du lac de Guerlédan, une vision divine ? Et, plus sérieusement, quelle place particulière accordez-vous à l'humour dans votre œuvre ?

Sans rire, j'adore Dieu. C'est un super joujou spirituel. Et puis j'ai du mal à considérer le sommet d'une montagne sans manifestations divines, quelles qu'elles soient. Paddy Mac Doom est le plus proche du ciel, c'est lui qui s'adresse au cosmos et aux divinités, à lui donc la divine ivresse. En ce qui concerne l'humour, c'est un peu délicat, le mien tombe souvent à plat, personne ne rit au même endroit. Je me situerais plutôt dans l'impertinence et le désordre. Tout est désordonné, dérangé : les repères, les personnages, les situations aussi, rien n'est à sa place, si bien que le rire aussi est désordonné, éparé.

Dans **MONTAG(N)ES**, la narration est présente sous la forme d'un personnage. Pourquoi avoir décidé de lui confier un tel statut ? Quelle relation entretient-elle avec les autres personnages de la pièce ?

La présence de la narration me sert à faire agir le paysage sur les personnages. À les encombrer d'un background, à prouver à quel point ils sont assignés à ce paysage et à leurs ancêtres, et à quel point cela peut les influencer dans leurs actions. Évidemment ça les énerve, ça crée des tensions, ils essaient de se sortir de cette assignation, de cette configuration. Il y a même eu une version dans laquelle les personnages finissaient par tuer le narrateur.

« Quelque chose bouillonne à l'intérieur des bois, à l'intérieur des roches, à l'intérieur des

Elfie Razhad - Si tout le monde sont les parents à tout le monde et tout le monde les maîtres et les maîtresses à tout le monde ...

Me zo gwin ha te zo dour ou Quoi être maintenant ?, Marie Dilasser, Les solitaires intempestifs, 2006.

habitations. Quelque chose brûle dans la chair des habitants. Une guerre lente, une lente rébellion, la guerre des lents. » Dit Elfie Razhad au début de **MONTAG(N)ES**. Et, effectivement, un grand bouleversement semble s'opérer de manière sous-jacente tout au long de la pièce. En attendant, un moteur parvient à s'extraire d'un capot, des essuies-glaces fissurent un pare-brise, Elfie Razhad tente de désobstruer l'horizon avec une pioche... Pour vous, la rébellion est-elle (re)naissance de toutes choses ? En outre, la lenteur est-elle la clé pour parvenir à une nouvelle recomposition du monde ?

La lenteur permet de capturer beaucoup d'éléments, d'élargir le territoire et de l'enrichir : moins il y a de vitesse, plus il y a d'espace, ou du moins, plus on peut le saisir dans son étrangeté. J'écris du théâtre assez loin des théâtres. En écrivant, je construis des catapultes et mes pièces sont des projectiles. Parfois j'atteins une cible : une rencontre, un continuum, une brèche. En tout cas, je veille à ce que ces catapultes m'emmènent le plus loin possible dans l'imaginaire, dans la pensée, dans la rencontre et dans l'espace, c'est une guerre lente et pacifique livrée contre l'entonnoir de la normalisation et du lissage du monde. Ce n'est pas LA clé. Mais, pour l'instant, on peut dire que c'est la mienne, même si ça arrive aussi que mes projectiles me retombent sur les pieds.

Boruta Priscillone - Quelqu'un ni quelque chose ne doit tomber ou passer. Bouche-toi les oreilles, nous sommes heureux

Décomposition d'un déjeuner en anglais, Marie Dilasser, les solitaires intempestifs, 2005.

INTERVIEW

FIONA de Magali Mougel

Il faut le reconnaître,
disons que plus rien n'était normal depuis les élections.
Le Chat - **FIONA**

Cette année, pour cette 17ème édition du FESTIVAL REGARDS CROISÉS, les trois auteurs associés du collectif Troisième Bureau : Magali Mougel, Guillaume Poix et Laura Tirandaz ont eu pour tâche d'écrire chacun une courte pièce chorale destinée à la jeunesse. Il y est question, entre autres, d'une certaine Sofia, d'un certain Jonas, lesquels adoptent une forme et une identité différentes selon l'univers au sein duquel les auteurs les plongent.

Et ce soir, pour ce premier LEVER DE RIDEAU, vous êtes invités à un repas post-élection sous fond de déluge, de météo marine, de bête qui meurt mais reste toujours audible. C'est FIONA de Magali Mougel, lue par les élèves de 1e ES3 et 1e S5 du lycée Les Eaux-Claire et cela commence à 19H30 précises. D'ailleurs, est-ce que vous aimez le tajine ?

L'action de votre pièce se situe peu de temps après des élections présidentielles. Est-ce que l'écriture de **FIONA** vous a permis de « catharsiser » cette triste période que nous avons traversée ?

Je ne sais pas si catharsis il y a... Je crois que si cela avait été mon intention première de « catharsiser cette triste période », j'aurais alors écrit une piécette mettant en scène la mort d'un des candidats à la veille d'un grand débat à 11 et le débat aurait révélé que les 10 restants étaient tous coupables d'avoir commandité un meurtre avec préméditation !

Pourquoi avoir choisi de faire entendre, en fond sonore, la voix de l'acteur Jean Yann, incarnant le détestable Paul Decourt dans le film **Que la bête meure** de Claude Chabrol ? Que représente à vos yeux ce personnage ? Une éternelle potentialité de nous-mêmes ?

Cette grande scène avec Jean Yann dans **Que la bête meure** est un formidable résumé de ces traditions et de ces disqualifications des uns vis-à-vis des autres auxquelles les petit.e.s et grand.e.s caniches royaux et royales de la 5ème République sont attaché.e.s même si tou.te.s veulent nous faire croire le contraire avec leur grand show à la Freddy Mercury. On voudrait changer la tournure de la fête, mais c'est tellement rassurant de voir « Un papa ! Une maman ! » présider...

Fiona est la fille de Sofia et Jonas. Depuis le résultat des élections, plus aucun mot ne sort de sa bouche alors que les adultes ne cessent de commenter. Était-ce important pour vous de mettre en relief cette discordance entre le silence mutique et le tumulte des paroles ? En quoi ces deux « réactions » racontent quelque chose du positionnement des personnages dans le monde ?

Votre question est formidable, elle résume finalement tout ce qui meut et singularise ces deux clans. Ceux qui parlent et qui restent. Ceux qui se taisent et avancent en taupe, à l'abri de la lumière pour mieux prendre la tangente !

Le chat de la famille est le narrateur ironique de la pièce mais aussi le seul qui semble capable de prendre du recul par rapport à la situation. D'où vous est venue l'idée de donner voix à ce matou qu'aucun membre de la famille, à part Fiona, ne considère avec tendresse ?

Il y avait une phrase absurde qui circulait sur les réseaux sociaux au moment de ce deuxième tour de la Présidentielle 2017. « S'il avait s'agit d'un choix entre Macron et un pingouin, personne n'aurait choisi le pingouin ». On le sait le pingouin est nocif. Mais le caniche ?

Aviez-vous en tête la célèbre phrase de Brecht : « Le ventre est fécond, d'où a surgi la bête immonde. » lors de l'élaboration du texte ? Est-ce que FIONA cherche à fouiller, avec les outils du théâtre, ce qui mijote et macère dans les entrailles collectives de notre chère patrie ?

Merci pour cette citation. Je n'avais pas du tout pensé à Brecht. Oh ! Faites attention, je crois qu'un caniche est en train d'uriner sur votre pied de chaise ! Quel con, ce caniche ! Ça c'est tous les caniches ! Ça obéit mais ça marque toujours son territoire. Pardon, la manche de votre veste touche et va finir par tremper dans la flaque. Ah ben trop tard. Ça va vite, hein ! Pardon. J'ai perdu le fil. Qu'est-ce que nous étions en train de dire ?

PROGRAMME DU JOUR

19H00 Ouverture du Festival / La librairie et le bar sont ouverts!

19H30 Lecture en Scène **MONTAG(N)ES** de Marie Dilasser.
Avec: Sarah Barrau, Stéphane Czopek, Léo Ferber, Bernard Garnier, Dominique Laidet, Philippe Saint-Pierre, Sophie Vaude.

Mise en Lecture: Sylvie Jobert.

Des lycéens liront en ouverture **FIONA**,
texte commandé à l'autrice Magali Mougel.

Rencontre avec l'autrice Marie Dilasser
à l'issue de la lecture.

Modératrice: Pauline Bouchet

Troisième bureau - Bureau du Festival

Le Petit Angle - 1, rue Président Carnot

38000 Grenoble

Tél. : 04 76 00 12 30

grenoble@troisiembureau.com

www.troisiembureau.com

Directeur de la publication: **Bernard Garnier**
Rédactrice en cheffe: **Julie Aminthe**
Rédactrice en cheffe adjointe: **Ludivine Debien**
Comité de rédaction: **Léo Bourgeon, Camille Henry, Clémentine Jullien, Léa Monchal, Romain Mourgues**

DIVAGATIONS

autour de MONTAG(N)ES de Marie Dilasser

MONTAG(N)ES, c'est une pièce où le ciel tombe littéralement sur la tête des personnages. Ou bien est-ce les personnages qui tombent dans le ciel ? Ou alors, peut-être qu'ils tombent du ciel jusque dans les montagnes, et en tombant comme les météorites sont tombés sur la tête de l'arrière-arrière-arrière-grand-mère d'Elfie Razhad, ils se fondent dans le paysage. N'est-ce pas plutôt la montagne qui se fond dans les personnages ? La montagne fondue en eux qui les transforme ? Mais peut-être que ça a toujours été comme ça, que la montagne était déjà en eux, déjà en nous.

Avoir une montagne à l'intérieur de soi, ça bouscule non ? La montagne, qui toujours grandit, ça crée quelques petits séismes alors forcément, ça bouscule. Et comment ça se ressent, d'avoir une montagne en soi ? Sans doute, perché en haut du sommet de la pointe du point culminant de la montagne : en cherchant à toucher un bout de ciel, boire un bout du ciel, croquer un nuage, ou bien s'enrouler dedans comme dans un drap. Ou peut-être qu'étant au plus haut de la montagne, étant soi-même la pointe, le sommet, on cherche à prendre un bout d'horizon pour soi, avoir son petit bout d'horizon à soi, ou ouvrir un bout d'horizon aux autres. Alors, comme Elfie Razhad, on prend sa pioche et on essaie de désobstruer l'horizon.

Que l'on soit écrivain, comédien, metteur en scène, lecteur ou spectateur, journaliste, commerçant ou juste vivant... N'est-ce pas là ce qu'on est venus faire ce soir ? Désobstruer l'horizon ?

Romain Mourgues

À "Guerlédan, Guerdanlé, Dégrehan, Edranglé, danléguer, Erdéglan, Ierdéguan, Glendalèr, Elendrag, Reglédan, Déguerlan, gradélen, danlégég', Grandéler": on a surtout l'impression de se faire enguirlander.

En plus, on nous vend des MONTAG(N)ES mais il y a dû avoir un "cut" au montage; Elfie Razhad dit « Toutes ces collines sont magnifiques ». Alors moi j'y monte sur ses collines et j'observe le paysage. Eh là waouh! Juste waouh! Je vois des courbes, des pics, des vallons se distinguer du paysage comme une peinture en relief. A cet instant je ressens le long panoramique de l'homme microscopique dans le monde macroscopique. La nature m'apparaît plus humaine comme si les hommes - qui avaient vécu ici depuis des milliers d'années - avaient épousé leurs racines. Le paysage s'est mû au fil du temps, galop vers l'avant. L'Homme prend la montagne et la montagne prend l'Homme. Ils se sont aspirés, ont happé tous leurs sucs. La voix dans la tête de Paddy Mac Doom avait raison en disant : «La grande illusion, avoir sa place à soi dans l'monde, n'importe laquelle. L'problème c'est qu'vous êtes tous prêt à tuer, à haïr et à détruire pour obtenir cette place ou pour la garder, vous vous figez dans une place. Vous avez plus de considération pour une place qu'pour une personne. » Ici, maintenant, c'est seulement à moi de faire le montage pour trouver ma Montag(n)e - mélange symbiotique et écologique de la nature et de l'Homme, d'une place et d'une personne.

À "Guerlédan, Guerdanlé, Dégrehan, Edranglé, danléguer, Erdéglan, Ierdéguan, Glendalèr, Elendrag, Reglédan, Déguerlan, gradélen, danlégég', Grandéler": j'ai surtout l'impression de trouver une place au présent.

Léo Bourgeon

Mon tas stagne, le mont gagne du terrain sur moi. Pareille à Echo je me fais pierre et résonne dans le creuset de la vallée. Je m'enracine parce que je cherche à boire et à manger dans la terre d'où je suis née. Le bois craque dans ma tête comme sur le sol, les feux migraient dans les forêts. Je me fais arbre je me fais corps feuillu je m'enfonce dans la mousse comme on s'enfonce dans un nuage. Est-ce que je peux retourner à la nature comme dans le ventre de ma mère, redevenir bourgeon pour pousser sans tuteur ? Est-ce que le lac est bien reflet de mon visage et pas miroir de Narcisse ? Je parle aux cimes comme au dieu de Rousseau, m'élèveront-ils jusqu'à maturité ?

Camille Henry



ANNONCES IMPORTANTES!

**Et
Demain ?**
18 Mai 2017

Dès demain, retrouvez à 14H la rencontre REGARDS LYCÉENS : quatre classes de secondes rencontreront pendant deux heures les auteurs des textes sur lesquels ils ont travaillé, Pascal Brullemans, Marc-Antoine Cyr et Marie Dilasser. Un moment de partage ayant pour but la sensibilisation des plus jeunes aux écritures théâtrales contemporaines, souvent oubliées dans les cursus scolaires. Entre lectures, échanges et questionnements, chaque classe révélera à la fin de l'après-midi sa pièce coup de cœur.

14H00 Regards lycéens / Les lycéens rencontrent les auteurs Pascal Brullemans, Marc-Antoine Cyr, Marie Dilasser

18H00 Librairie le Square / Rencontre avec Pascal Brullemans et Marc-Antoine Cyr autour du théâtre jeunesse

19H30 Lecture en scène L'ENNEMI INTERIEUR de Marilyn Mattei
Des lycéens liront en ouverture LE VIADUC, texte commandé à l'autrice Laura Tirandaz
Rencontre avec Marilyn Mattei à l'issue de la lecture

Le vendredi 29 mai aura lieu une Journée d'études Arts de la scène organisée par les laboratoires Litt&Arts (UGA) et ACCRA (Université de Strasbourg). À l'ère du numérique et de la "scène augmentée", la place de l'écriture a été remise en cause, remaniée à maintes reprises. Et si les nouveaux supports numériques permettaient de réinventer le théâtre tel que nous le connaissons ? Au total, sept intervenants vont s'interroger sur l'arrivée d'une possible "écriture augmentée", où les médias ne seraient plus un moyen mais l'origine même de l'écriture théâtrale. À la fin de la journée, vous pourrez assister à une table ronde avec les auteurs des textes lus pendant le festival, ainsi que les autrices Antoinette Rychner et Laura Tirandaz, et l'auteur Pascal Brullemans. Cette journée organisée par Pauline Bouchet, Sylvain Diaz et Julie Valero se déroulera de 9h à 12h30 à la Bibliothèque Centre-Ville et de 14h30 à 17h au Nouveau Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas.

